



2

1 **Portrait de la série « L'Aveu ».**  
Ayinkamiye Colette, cultivatrice, arrêtée  
le 9 mai 2000 pour crime de génocide.

ALEXIS CORDESSE

2 **Avril 1994, dans les collines**  
autour de l'hôtel Horizon,  
sur les hauteurs de Kigali.

PATRICK ROBERT

3 **Image extraite du livre**  
« Rwanda, le pays hanté », de Christophe  
Calais, sur la route de Rwamiko,  
(1994-2005).

CHRISTOPHE CALAIS

4 **Le 14 juin 1994, des réfugiés tutsi au Rwanda.**  
Photo extraite du livre « The Silence ». Les  
images de Gilles Peress ont été versées au dossier  
du Tribunal pénal international de La Haye.

GILLES PERESS/MAGNUM



4

# Au-delà des clichés rwandais

**IMAGES** | Les images peuvent-elles donner à voir le génocide ? Vingt ans après, Nathan Réra, historien de l'art, a analysé le travail des photographes à l'époque. Devant le chaos, beaucoup ont cherché un nouveau langage visuel

CLAIRE GUILLOT

Les photographes et les journaux ont-ils failli à leur tâche lors du génocide rwandais, qui a vu 800 000 Tutsi assassinés d'avril à juillet 1994 ? L'événement a été parfois qualifié de « génocide sans images », tant les médias ont été jugés incapables, à l'époque, de donner à voir cette tuerie programmée. Nathan Réra, historien de l'art, a consacré un livre passionnant à la représentation visuelle de l'événement, *Rwanda, entre crise morale et malaise esthétique*. Il précise : « Il faut savoir ce qu'on entend par "génocide sans images". Le moment où la machette tombe sur la tête de la victime, effectivement, n'a quasiment pas été enregistré, parce que les génocidaires empêchaient quiconque d'approcher. » Une seule exception : un film du journaliste britannique Nick Hughes, tourné de loin, au téléobjectif.

En revanche, plusieurs professionnels étaient présents en avril 1994 pour photographier les cadavres juste après les événements. Patrick Robert, un photographe indépendant, a ainsi pris une photo montrant près de 150 cadavres tutsi dans un charnier à ciel ouvert sur la colline de Nyanza. L'image n'a pas été publiée en France à l'époque. D'autres photographes sont ensuite arrivés en mai, au moment où le Front patriotique rwandais (FPR) – ces troupes tutsi venues se battre con-

tre l'armée gouvernementale hutu – commençait à conquérir des territoires dans l'est du pays. Les traces du génocide étaient alors massives, omniprésentes.

« Le problème, c'est plutôt celui de la médiation de ces images, explique Nathan Réra. La majeure partie des traces du génocide ont été éclipsées par la guerre civile entre le FPR et les troupes gouvernementales de l'armée rwandaise, par les exils massifs de populations hutu qui fuyaient le FPR. » Ces civils – dont une partie sont des génocidaires – se massent dans des camps au Zaïre, où une épidémie de choléra les fauche. La catastrophe humanitaire attire près de 500 journalistes sur place, qui confondent parfois ces réfugiés avec les victimes du génocide. Une pelleuse charriant des morts du choléra dans un camp à Goma semble convoquer une autre image, à Bergen-Belsen en 1945. « Les images du Rwanda ont été presque ensevelies sous celles du Zaïre, indique Nathan Réra, et finalement toute l'iconographie du génocide a été pensée à l'aune des images de Goma, ce qui est un contresens majeur. »

Les quelques « icônes » qui sont nées du génocide portent la marque de cette ambiguïté : James Nachtwey a pris, dans une photo célèbre et récompensée au World Press, le portrait d'un homme défiguré par des coups de machette. Il s'agit en fait d'un Hutu modéré – ce que le photographe a toujours indiqué en légende. Or les « justes », dans ce génocide, ont été rares – quelque 70 dans tout le pays. Le

monde s'est aussi apitoyé sur le sort du petit « Angelo », un enfant de 7 ans retrouvé vivant en état de sidération au milieu d'un tas de corps à Goma, et photographié par Christophe Calais. Une victime, certes, mais pas du génocide. Le photographe a finalement découvert après plusieurs années que le père de l'enfant était un génocidaire.

Nombre de photographes, ébranlés par les visions d'horreur et par les récits qui content des assassinats entre proches, entre voisins, ont été pris de doute sur le pouvoir de la photographie à témoigner du génocide. Y a-t-il vraiment des images capables de représenter la destruction planifiée de toute une population ? « Le spectacle de l'horreur ne suffit pas à dire l'essence du crime », juge le photographe Alexis Cordesse. Un questionnement qui fait écho à celui du cinéaste Claude Lanzmann sur la représentation de la Shoah. Alexis Cordesse a choisi de « donner à entendre plus qu'à voir », en récupérant les appels au meurtre diffusés par Radio mille collines. Il a aussi été le premier à faire une série de portraits non pas des survivants mais des bourreaux, des êtres tragiquement ordinaires dont le témoignage glace le sang.

Pour mieux représenter le génocide, certains ont choisi de s'éloigner des canons habituels de la presse, qu'ils jugeaient trop collée à l'événement. « Il y avait déjà une crise du photojournalisme depuis un moment, mais le Rwanda a cristallisé les problèmes », explique

Nathan Réra. Certains ont fait des livres, d'autres des tirages pour les musées. Gilles Peress, dès mai 1994, a réalisé des photographies de cadavres et de crânes, prises à la manière d'un médecin légiste. Réunies dans un livre, *The Silence*, elles ont été versées au dossier du Tribunal pénal international de La Haye. Elles font de Peress le pionnier d'un genre photographique devenu courant : l'*aftermath photography*, ou la photographie de l'après.

Le Français Christophe Calais, lui, avait commencé par un reportage classique – il travaillait pour *VSD* quand il a photographié le petit « Angelo », miraculé du Zaïre. Il est ensuite revenu au Rwanda pendant plus de vingt ans, pour des images de plus en plus personnelles qui ont débouché sur trois livres. Dans *Rwanda, le pays hanté*, il fait alterner des photographies de victimes, de bourreaux, avec des paysages flous, décors muets d'un drame dont il ne reste plus rien.

Ils sont nombreux, comme lui, à avoir voulu aller au-delà des empilements de crânes. Sur tout au moment où l'imagerie mémorielle du Rwanda prend le risque de virer au cliché. Le photographe Jean-Luc Ramade, venu au Rwanda en 2004, a fait le choix d'assumer sa position d'Occidental et de « touriste » du génocide : toutes ses photos sont prises depuis sa voiture, par-dessus l'épaule de son chauffeur. On y voit, de loin, des ossements. Mais aussi des vues de la vie quotidienne qui, malgré tout, a repris. ■

À LIRE  
« RWANDA,  
ENTRE CRISE MORALE  
ET MALAISE  
ESTHÉTIQUE »  
de Nathan Réra  
(Les Presses du réel,  
648 p., 30 €).

« THE SILENCE »  
de Gilles Peress  
(éd. Scalo, 1995, épuisé).  
« Un destin rwandais »  
de Christophe Calais et  
Nathan Réra (éd. Neus,  
190 p., 36 €).

« RWANDA,  
LE PAYS HANTÉ »  
de Christophe Calais  
(éditions du Chêne,  
2006).